

# L'Âme Latine

Revue de Littérature, d'Art et de Sociologie.

Directeur : ARMAND PRAVIEL



Dans ce Numéro :

L'ENCLOS DES POÈTES

LOUIS LE CARDONNEL  
ARMAND PRAVIEL

Une Lettre.  
Guy Jarnouën de Villartay.

FLORILÈGE

LOUIS HALLEUX  
GABRIEL CHRISTMENT  
ARMAND PRAVIEL  
PIERRE DE LIBERTAT  
HENRI BOUVELET

*Les Manquants.*  
*Prière du Soir.*  
*L'Appel au Travail.*  
*Talisman.*  
*Les Générations.*

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

GEORGES DEHERME  
ROBERT DE BOYER-MONTÉGUT

La Réaction Prochaine.  
Démocraties.

NOTES DE MUSIQUE

EMILE DENIAU  
ARMAND PRAVIEL

L'Abbé Maurice Mathieu.  
Le R. P. Comire.

CHRONIQUES

ALPHONSE GERMAIN  
ROBERT RIBÈS-MÉRY  
HENRI ROUZAUD  
X.

Philosophie et Religion.  
Le Mouvement Régionaliste.  
Notes Bibliographiques.  
Echos.

Un An : 5 francs.

Le Numéro : 0,50



TOVLOVSE

9, rue du Sénéchal.

Téléphone 2-68.

## COMITÉ D'ADMINISTRATION

Armand PRAVIEL, *Directeur*.  
Joseph AUBÈS. — Charles-Maurice BELLET  
Robert de BOYER-MONTÉGUT. — J.-R. de BROUSSE. — Emile DENIAU.  
Pierre MARTY. — Louis THÉRON de MONTAUGÉ.

---

Pour tout ce qui concerne la Rédaction,  
s'adresser à M. Armand PRAVIEL, directeur, rue du Sénéchal, 9.  
Pour l'Administration,  
s'adresser à M. Robert RIBÈS-MÉRY, 14, rue Bayard, Toulouse.

---

*L'ÂME LATINE* est en vente à Paris : à la librairie BLOUD et C<sup>ie</sup>, 4, rue Madame, et à la NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 85, rue de Rennes.

---

L'ÂME LATINE publie régulièrement les Chroniques suivantes :

Dialogues avec l'Autre . . . . .	ARMAND PRAVIEL.
L'Enclos des Poètes . . . . .	FRANÇOIS TRESSERRE.
Les Romans et la Critique . . . . .	LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ.
Histoire, Questions Sociales, Voyages.	ROBERT DE BOYER-MONTÉGUT.
Philosophie et Religion . . . . .	ALPHONSE GERMAIN.
Questions Littéraires . . . . .	JEAN-MARC BERNARD.
Les Journaux . . . . .	ALEXANDRE COUTET.
Propos de Théâtre . . . . .	GEORGES BRUNET.
La Boîte à Musique . . . . .	EMILE DENIAU.
Notes d'Art . . . . .	KALOPHILE.
Notes Sociologiques . . . . .	CHARLES MAURICE-BELLET.
Le Mouvement Social . . . . .	RENÉ DE MARANS.
Le Mouvement Félibréen . . . . .	J.-R. DE BROUSSE.
Le Mouvement Régionaliste . . . . .	JEAN MONTRAY.
La Vie Méridionale . . . . .	HENRI ROUZAUD.
Chroniques Espagnoles . . . . .	J.-M. DREUILHE.
Chroniques Italiennes . . . . .	AGENORE FRANGIPANI.
Chroniques Septentrionales . . . . .	ALEXANDRE COUTET.
Chroniques Belges . . . . .	MARCEL CALAS.
Chroniques Suisses . . . . .	GONZAGUE DE REYNOLD.
Courrier Méditerranéen . . . . .	RENÉ ARY D'YVERMONT.

---

*Nous prions instamment les personnes qui ne veulent pas continuer leur abonnement de nous renvoyer la Revue, et celles qui constateront quelque irrégularité dans le service, de nous en avvertir immédiatement.*

---

Chaque Collaborateur est responsable de ses Articles.

---

## ABONNEMENTS

FRANCE — Un an : 5 fr. || ÉTRANGER — Un an : 6 fr

## L'ENCLOS DES POÈTES

### *Une Lettre de Louis Le Cardonnell.*

A Armand Praviel.

Assisi, 7 Janvier 1908.

MON BIEN CHER POÈTE ET AMI,

**E** vous écris à une heure vraiment très belle. Par ce jour pur d'hiver, l'horizon de l'Ombrie que je vois de ma fenêtre, jusqu'à ses collines lointaines, est d'une pâleur d'argent. En me levant un peu de ma table d'étude, et en me penchant à la croisée, je puis admirer, plus harmonieux que jamais, sur l'azur glacé de cette saison, le dessin des maisons d'Assise. Chacune continue l'autre, comme un beau vers s'ajoute aux autres dans un poème parfait. Elles s'étagent sur la colline, éclairées par les derniers rayons du chaste et froid soleil de janvier. Et le campanile du municipale, d'où tomberont bientôt les heures du crépuscule et du soir, domine tout, d'ici.

J'admire de plus en plus le dessein providentiel qui m'a amené dans cette cité mystique ; mystique,

dis-je, mais classique aussi. Nulle part cette harmonie mystérieuse de ce qu'il y a de plus indéfini et de ce qu'il y a de plus précis, de ce qui donne des ailes à l'âme pour l'emporter au-delà du monde et de ce qui la retient dans la contemplation de la Beauté, ne fut réalisée plus qu'à Assise. Les vers de Virgile donnent seuls en poésie, peut-être, cette joie unique et parfaite, et saint François est comme son pays. Il tend éperdument vers Dieu sans oublier de voir le charme des créatures.

Ici, j'essaierai d'achever tout ce que vous attendez de moi. J'y suis entouré d'affections et de sympathies. J'y travaillerai à unir, pour mon compte, l'âme de la France à celle de l'Italie. J'y unirai dans mon cœur également les deux plus belles parts de *L'Âme Latine*.

Merci de vos vers : ils sont forts et pleins. Jamais vous n'aviez atteint à plus de sobriété expressive. Gardons quelque chose de l'élan romantique : c'est un gain, et il y a toujours dans le vrai chant une ivresse, mais cette ivresse doit être dominée par l'eurythmie. Ayons, comme dit l'Eglise, dont toute la liturgie enseigne cela, car elle est à la fois ardente et calme, l'ivresse sobre de l'esprit : *Sobriam ebrietatem spiritus*.

...La nécessité des études a éloigné de moi matériellement mon cher disciple Agenore Frangipani. Je vous remercie d'avoir fait bon accueil à ses premiers vers français ; il en a composé d'autres que je

trouve miraculeux. N'oubliez pas que Dante appartient à la famille Frangipani, et que cette famille, issue de la gens *Anicia*, compta au début parmi ses membres saint Benoît et saint Grégoire le Grand.

Vous recevrez bientôt des vers. En attendant, croyez à tous mes sentiments profonds de prêtre, de poète et d'ami et faites-les agréer, avec tout mon respect, auprès de vous.

Votre in X<sup>to</sup>.

LOUIS LE CARDONNEL

---

### *Guy Jarnouën de Villartay.*

**A**PRÈS Olivier de Lafayette, voici Guy Jarnouën de Villartay, qui s'ajoute à la liste des poètes enlevés en pleine jeunesse à cette terre de prosaïsmes et de médiocrités. Le 20 décembre dernier, notre sympathique collaborateur a expiré au manoir de La Vallée, à Paramé (Ille-et-Vilaine), dans des sentiments de grande piété, offrant généreusement en expiation les souffrances de ses derniers jours et celles de toute sa vie.

C'est que, en effet, Villartay avait goûté peu de joies. Aîné d'une famille de six enfants, il connut de bonne

heure le collègue et tout ce qu'il a de dur pour une âme délicate ; il n'avait pas quinze ans, lorsqu'il perdit sa mère, née de Saint-Quentin, et ces douleurs ne s'oublient point ; une santé chétive l'empêcha, malgré un travail écrasant, de réussir au Borda et à Saint-Cyr, et même de se créer une situation indépendante ; il s'essaya vainement au journalisme. De retour au foyer familial, il y voyait ses forces décroître, tandis qu'il essayait tous les déboires qui attendent un isolé et un débutant dans les lettres.

Cependant, il avait du talent — pas encore très personnel — une sensibilité très vive qui s'exprimait suivant les modes préférés de ses maîtres et de ses amis : Georges Rodenbach, Charles Guérin, Pierre Fonis ; et c'était toujours assez artiste et assez sincère pour qu'il entrât dans de nombreuses revues : *Les Lettres*, *la Revue de Bretagne*, *la Revue Catholique et Royaliste*, *la Revue des Poètes*, *le Penseur*, etc. Le bon poète Louis Tiercelin, son voisin, lui ouvrait toute grande son *Hermine* et lui apprenait à être sévère pour soi-même, à se corriger sans cesse, à être toujours un insatisfait. De notre côté, nous étions heureux de le voir entrer dans la plupart de nos publications toulousaines et cueillir coup sur coup aux Jeux-Floraux, en 1906 et 1907, pour deux sonnets, l'Eglantine, prix du genre, et la Primevère.

Tout ceci l'encourageait beaucoup, et, en 1906, il publia son premier livre de vers : *Les Mains Eteintes*, dont le titre bizarre, inspiré de Rodenbach, ne donna pas une impression assez favorable à la critique : cependant, il fut bien accueilli par les poètes, ce livre maladif et délicat où il y avait déjà tant de nostalgies et de larmes — tant d'amours

inexprimées et de regrets profonds. En lui, on retrouvait, on retrouvera beaucoup de Bretagne ; il aimait par dessus tout Saint-Malo et Paramé, les promenades en bateau le long des côtes avec un ami très-cher, les petits chemins silencieux de ce pays mélancolique. Et tout cela s'épanchait dans d'innombrables manuscrits qu'il a laissés entre les mains d'un frère tendrement dévoué à sa mémoire. Il faut espérer que les meilleures pages en paraîtront encore, prolongeant sa présence auprès de nous.

Il repose maintenant dans sa bonne terre de Bretagne, dont il professait toutes les convictions. Il est mort à vingt-sept ans, après avoir accompli son dernier vœu, après avoir clos

*Les gestes de sa vie en un signe de croix...*

Jusqu'à sa dernière heure, il est demeuré fidèle aux deux seules choses qui consolent : la foi et la poésie. Et, à son lit d'agonie, il dictait à son frère :

*Amis, j'ai souffert depuis si longtemps  
Que je sens déjà mes regards se clore ;  
Je voudrais revoir les lilas encore...  
Dites, n'est-ce pas demain le printemps ?*

— Oui, c'est le printemps, ô Poète, mais non point celui de la terre qui vous a lassé trop vite de ses lourds parfums et de son soleil cru : c'est le Printemps éternel, celui où les Elus nouent des rondes joyeuses, sur les prairies que rêva l'Angelico...

ARMAND PRAVIEL

---

## FLORILÈGE

## LES MANQUANTS

*Væ Soli !*

**P**UISQU'EN vain le Seigneur vous donne la jeunesse  
 Et la grâce et l'amour, pour que l'homme encor naisse  
     Et qu'il bénisse l'Eternel ;  
 Qu'il vous a dit en vain : Crois, multiplie, espère !  
 Qu'en vain, chez vous, il mit la force aux bras du père,  
     La tendresse au cœur maternel ;

Puisque pour vous l'Auteur des biens et de la vie,  
 A beau garder leur part à tous ceux qu'il convie  
     Et leur place au soleil ;  
 Puisque ce sol profond, que la charrue entr'ouvre,  
 En vain, chaque printemps, inlassable, se couvre  
     Du blé qui fait le sang vermeil ;



Puisqu'au berceau proscrit vous dites : Anathème !  
 Qu'en ses longs plis brodés la robe de baptême  
     Dort à jamais dans un tiroir ;  
 Qu'à l'école, des bancs entiers demeurent vides,  
 Comme si l'affreux croup entre ses bras livides,  
     Avait pris ces enfants, un soir ;

Puisque les régiments qui défilent, allègres,  
 Pressent leurs rangs trop clairs, leurs pelotons trop maigres,  
     Comme s'ils rentraient des combats ;  
 Que le rude étranger, dans vos plaines superbes,  
 Vient faucher vos froments et les lier en gerbes  
     Pour vos fils que l'on ne voit pas ;

Et que c'est encor lui qui sue en vos fabriques  
 Et qui, de ses bras nus et musclés, cuit vos briques,  
     Demandant pour qui l'on construit ;  
 Puisqu'un sombre génie ordonne que renaisse  
 Dans la démocratie une sorte d'aïnesse ;  
     Puisque la branche n'a qu'un fruit,

O mère, garde bien ton enfant solitaire ;  
 Ferme ce frais rideau, cette porte ; fais taire  
     Tout souffle autour du petit lit ;  
 Et lorsque le jour baisse en la chambre trop grande,  
 Frissonne, penche-toi sur l'oreiller, demande  
     Pourquoi ce tendre front pâlit.

Pendant que ton amour l'environne, le couve,  
 Oh ! S'il était soudain emporté par la louve,  
     — Lui que ta frêle main défend ! —  
 La race s'éteindrait dans la maison déserte.  
 Ce serait presque un deuil pour tous, que cette perte,  
     Tant il devient rare, l'enfant !

Oh ! qu'il vive, qu'il vive ! En sa noire prunelle  
 C'est assez qu'à jamais l'angoisse maternelle  
     Ait mis un reflet attristé ;  
 Qu'à cet amour meurtri, qui veille, s'ingénie,  
 Répondent seuls l'orgueil et la morne ironie  
     De son âme d'enfant gâté !

*Seguia la gente poi candida e bionda.*

*Le Tasse.*

⑧ généreuse Flandre, en fils, en blés féconde,  
 Comme ton sable blond, ta race est pure et blonde ;  
 Salut à toi ! Tes gars, dans un labeur amer,  
 Ont conquis pied à pied leur sillon sur la mer.  
 Ton ciel est gris, ton sol plat, voilé par la brume ;  
 Mais lorsque le soleil la pénètre et la hume,  
 Colosses surgissant des brouillards argentés,  
 Tes vieux clochers massifs montent de tous côtés !  
 L'horizon vague fuit de distance en distance ;

Puis, sous la crudité d'une lumière intense  
Ou les reflets de grands nuages chatoyants,  
L'étendue apparaît, vastes champs verdoyants,  
Pâturages sans fin, à l'herbe haute et grasse ;  
Un bétail roux et blanc broute épars dans l'espace,  
Et rumine attroupe devant les fossés pleins,  
Ou bondit et se mêle au galop des poulains ;  
Et d'arpents en arpents, jusqu'aux dunes, éclate  
Le frais crépi des murs ou la tuile écarlate  
Dans les sombres bouquets de saules chevelus...  
Mais un bourdonnement emplit l'air : l'Angelus  
Descend des tours, porté sur la vague sonore ;  
Et les voix des foyers lui répondent encore :  
Ils gardent des aïeux la prière et la foi,  
Et ce peuple, Seigneur, obéit à ta loi !  
La plaine chante un hymne au Père de la vie !  
Tout travaille et sourit, tout croît et fructifie ;  
Les vergers sont en fleurs ; des buissons, des roseaux  
Sortent des cris d'enfants, des gazouillis d'oiseaux,  
Que le souffle puissant du large enfle et module.  
La masse des blés verts, qui sous la brise ondule,  
Promet pour messidor d'innombrables boisseaux,  
— Et toutes ces maisons sont pleines de berceaux !

*Mai 1906.*

LOUIS HALLEUX

## PRIÈRE DU SOIR

*J*ésus, ô mon beau soir, après les chauds midis,  
Après les feux embrasés de la canicule  
Soyez-moi le délectable et doux crépuscule,  
Des soirs d'été, parmi les couchants attiédés.

*Et soyez-moi comme un soleil mi-mort, aux flammes  
D'astres perdus dans les ombres du soir, pareils  
Aux derniers feux mourants des attardés soleils,  
Pour consumer les derniers débris de mon âme.*

*O mon Soir bien-aimé, faites-moi m'endormir  
En vous dans un sommeil calme et toujours tranquille,  
Et goûter le repos du soir, au doux asile  
De votre âme, à l'instant des jours qui vont finir.*

*A l'heure du sommeil, ô mon Couchant très calme  
Rose sur l'horizon de ma nuit qui descend,  
Soyez-moi délectable et doux, comme l'encens  
Du soir, avec un bruissement lointain de palmes.*

*Amour ! Pour moi, soyez un soir si parfumé  
D'amour, que j'aïlle à vous et que je me repose  
Dans l'enclos des jardins mystiques pleins de roses,  
A votre ombre chérie, ô mon Soir bien-aimé...*

GABRIEL CHRISTMENT

# L'APPEL AU TRAVAIL

*Pour le Dimanche de la Sexagésime.*

**B**ONS ouvriers, voici l'époque des semailles :  
Reprenons sans faiblir notre rude labeur.  
Autour de nous la Haine et la Fureur travaillent,  
Jetant les mauvais grains de Révolte et d'Erreur.

Ah ! Certes, la besogne est vaste et nous effraie :  
La ronce met partout ses épineux buissons ;  
Il croît à chaque pas une terrible ivraie ;  
Des souffles furieux viennent des horizons ;

Tout un peuple sans Dieu va sortir des Ecoles,  
Offrant à l'univers un spectacle inouï...  
Pauvre prêcheur, le vent emporte tes paroles !  
Le grain que tu jetas, vois, s'est évanoui !

Des oiseaux de malheur dévorent la semence ;  
Leur vol pillard fondit de tous les coins du ciel...  
— Tout est perdu, crois-tu ? Qu'importe ! Recommence !  
Accomplis ton devoir : voilà l'essentiel !

Le succès ne gît point dans ta main incertaine.  
Tu ne peux rien que te confier aux sillons.  
Tu n'as pas le pouvoir de recouvrir la plaine  
Du fastueux manteau que tissent les moissons...

Fais ton devoir ! Fais ton devoir, quoi qu'il advienne !  
Réveille les semeurs de fatigue assoupis ;  
Tu peux lutter, prier, te courber sous la peine,  
— Mais c'est Dieu seul qui fait resplendir les Epis !...

ARMAND PRAVIEL

(Extrait des *Poèmes Liturgiques*, à paraître),

## TALISMAN

*L*e jour où tu partis en croisade lointaine,  
 Sous l'armure de fer, je baisai longuement  
 Ton cœur dont je sentais en chaque battement  
 La tendresse éperdue et la fierté hautaine.

*Abdiquant mes pouvoirs de noble suzeraine,  
 Genou ployé, croisant nos mains, je fis serment  
 D'attendre mon gentil seigneur fidèlement,  
 Dévote à saint Michel pour que nul ne le prenne.*

*Arborant les couleurs de ton joyeux pennon,  
 Inlassable héraut, j'acclamerai ton nom,  
 Lorsque tu reviendras, vainqueur, de Palestine.*

*Entre tous épargné, tu n'auras pas souffert,  
 Car je retrouverai, préservant ta poitrine,  
 Le talisman d'amour sous l'armure de fer.*

PIERRE DE LIBERTAT

## LES GÉNÉRATIONS

**P**ORTEURS de rameaux secs ou de gerbes fanées,  
Jeunes hommes d'hier que la tâche a vieillis,  
Voici les travailleurs qui reviennent pâlis,  
Sous le stérile poids des heures moissonnées ;

Ils vont, ils vont... troupeaux de bêtes condamnées,  
Ceux qui gardent encore un souvenir terni,  
Et ceux qui, sans amour, n'ont pas même cueilli  
Le grain d'or d'un beau soir aux grappes des années.

Ils pleurent... Et, debout aux portes du verger,  
Une troupe d'enfants qui rit dans l'air léger  
Regarde s'effeuiller sur ces vivants décombres

La neige de l'oubli et la cendre de l'ombre,  
Et blanche de matin, fière, narguant le soir,  
Jette un cri de jeunesse à leur vieux désespoir.

HENRI BOUVELET

(*Les Regrets*).

## QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

### *La Réaction Prochaine.*

**L'**ANARCHIE va provoquer la réaction. Mais ce remède héroïque ne laisse pas d'être dangereux.

Les partis gâtent tout. Cependant que les uns poursuivent le progrès dans l'anarchie, les autres ne tiennent tant à l'ordre que pour rétablir des privilèges désuets.

On sait comment il fut procédé ; toujours chaque date est marquée de sang. Et ce qui suit, c'est la convulsion ou la torpeur. L'histoire se recommencera. Instruisons-nous donc à ses leçons d'hier, pour que notre action de demain ne soit pas vaine.

Présentement, dans l'incohérence des institutions législatives qui dissolvent le sentiment social et de l'esprit sophistique — manié par les pires instincts, — qui désagrège les institutions organiques, dans l'écroulement sinistre des états, dans l'ignoble déliquescence parlementaire, nous ne pouvons rien, — que nous préparer.

Il faut le savoir. Ce recueillement forcé ne sera pas inutile.

\* \*

La crise de la société française ne se dénouera pas partiellement. Les partis n'y peuvent donc rien. Il faut une reconstitution de bloc. Entendons un traitement général,



à fond et méthodique. Ce n'est pas l'affaire des rebouteurs de gauche, de centre ou de droite.

Ceci est acquis d'abord, d'expérience : nous ne serons pas avec les partis.

Si, dans l'anarchie présente, nous ne pouvons contenir nos jacobins, tâchons d'empêcher demain les partis rétrogrades — qui n'auront encore rien appris — de juguler toute liberté sous prétexte de police provisoire.

Dans la réaction prochaine, ce sera servir l'ordre que de veiller à ce qu'on ne le détourne pas de ses fins : le développement continu de la société française. C'est assez que nos maîtres francs-maçons aient exploité les meilleurs enthousiasmes des idées les plus généreuses pour le profit de leur secte, contre la France : nous ne laisserons nos directeurs futurs exercer les pouvoirs afférents à leurs fonctions que pour remplir celles-ci dignement, au service de tous, c'est-à-dire pour la France.

..

On ne balayera la vermine parlementaire qu'avec l'aide du populaire.

Or, le peuple se méfie, non sans raison, de toute réaction. Il se souvient. Aussi, quelques préjugés l'égarent que nous ne dissiperons pas sans une sincérité passionnée et un complet désintéressement de caste.

Proclamons-le donc. La réaction prochaine sera populaire, c'est-à-dire pour la justice et la liberté, — ou elle ne sera encore qu'un mouvement d'un jour, l'ultime sursaut d'agonie d'une civilisation exténuée.

La justice ? La liberté ? Des mots, des entités !... Oui, certes, dans leur sens abstrait ; mais qui représentent des

aspirations légitimes, des forces sociales dans leur sens positif.

Disons mieux, pour les ergoteurs : plus de justice, plus de liberté, toute la justice, toutes les libertés possibles, — soit des rapports plus justes entre les citoyens, une plus grande puissance d'agir pour chacun.

\*  
\* \*

Qu'on ne se refuse à aucune possibilité de justice et de liberté. Qu'on ne gâche ni ne retienne aucune force. Ce n'est pas contre la société que l'individu, rallié et relié, est puissant. Aucune réforme n'est à repousser qui est vraiment organique.

Sans doute, nous renions décidément la République si elle ne peut être autre que ce qu'on l'a faite ; plus vigoureusement encore, nous rejetons le socialisme, s'il est exprimé exactement par les doctrines insanes qui s'en réclament et les pauvres caractères qui en font profession ; mais l'avenir humain n'a pas que ces issues, et nous ne voulons renoncer à rien de ce qui peut être grand, lumineux et bon pour les hommes, nous ne voulons pas limiter, une fois pour toutes, la gloire humaine de s'élever et la joie vivante de s'épanouir.

\*  
\* \*

Ici, nos malentendus s'accusent.

Ne parlons pas des rétrogrades qui n'entendent faire aucune concession au siècle.

Il en est d'autres qui voient à quels abîmes nous glissons : ce sont des hommes sages, des libéraux honnêtes, qui s'efforcent même à comprendre l'équité nécessaire. Mais parce que les démagogues se servent du peuple abruti par

des idéologies qu'on ne lui a pas appris à critiquer, ces hommes très sages vont contre le peuple. C'est abandonner la nation, sur son épave fragile, aux requins de l'arri-visisme rouge, à tout prix, qui veut se gorger de cette pâture de chair.

Voilà l'erreur léthifère ! Qui donc, au nom de l'ordre précisément, enlèvera aux éléments de dissolution, aux parasites de la démocratie le mensonge de leur étiquette de progrès et le monopole de la popularité ?

\*  
\* \*

Vous, les libéraux, aux paroles onctueuses, aux gestes mesurés, qu'avez-vous fait pour éveiller et discipliner cette grande force sociale qui est dans le peuple ? Quand vous vous indignez, ce n'est pas contre la concussion, la corruption ni la tyrannie, mais contre une réforme sociale.

On sait bien que la plupart de ces prétendues améliorations n'en sont pas et se retournent contre ceux pour qui on prétend les avoir faites ; mais vous ne le dites point. D'ailleurs, il en est qui promettent plus, qui constitueraient des expériences intéressantes, qui manifesteraient, à tout le moins, une bonne volonté de justice, et auxquelles vous resterez aussi opposés, systématiquement. On ne vous voit pas, en tout cas, proposer quelque autre réforme plus efficace. Vous ne sortez de votre indifférence dédaigneuse que lorsqu'il est question, sérieusement, de toucher aux coffres-forts.

Aussi, pour le peuple, le politicien flagorneur est l'ami, le défenseur, et vous, qui valez mieux, vous êtes les bourgeois aheurtés dans l'iniquité, les irréductibles adversaires. Avouez que vous ne faites rien là contre, et que vous êtes stupidement décidés à ne rien faire.

Que des travailleurs, dégoûtés de la démagogie, s'avisent de créer une œuvre sociale organique, coopérative, syndicat ou université populaire, — et cette œuvre, si elle est vraiment indépendante, ce qu'elle doit être, est assurée à l'avance de voir s'élever contre elle l'hostilité, sournoise ou franche, du politicien et du bourgeois, même de celui-ci plus encore que de celui-là.

Butés dans leur égoïsme de classe, les prétendus progressistes ne voient pas que l'anarchie, après avoir dissous les grandes forces du sentiment, de l'intelligence et du travail, s'en prendra à celle de l'argent...

\*  
\*

Dans cette cacophonie de verbiages insensés et de cris peureux, qui donc va prononcer des mots de bon sens certifiés par des gestes de bonté ?

En face de tous les vieux partis, ne se disputant que la palme d'être le plus aveugle, le plus sot, le plus fou, le plus scélérat, qui donc va se dresser, sachant, voulant et pouvant ?

Quand la prochaine réaction nous libèrera de la bande néfaste qui nous brime et nous pille, serons-nous prêts à reconstituer la société française, comme elle se peut reconstituer désormais avec « l'amour pour principe, l'ordre pour base et le progrès pour but » ?...

GEORGES DEHERME

## *Démocratie Politique ; Démocratie Sociale ; Démocratie Chrétienne.*<sup>(\*)</sup>

**M** de Lamarzelle jouit, à bon droit, de chaudes et nombreuses sympathies. Ses discours, ses écrits, obtiennent le plus vif succès. Nul de ceux qui ont la bonne fortune de le connaître ne sauraient s'en étonner, et tous s'en réjouissent.

A un réel talent d'orateur et d'écrivain, à une profonde science juridique et économique, il joint une très grande droiture de caractère, et un esprit large. Inébranlable dans ses convictions politiques, religieuses et sociales, il s'intéresse aux opinions divergentes. Il les étudie, afin de les mieux combattre. Il sait discuter les thèses de ses adversaires et les envisager sous un angle qui en montre à tous les points faibles. Ses critiques sont très efficaces. Ce traditionaliste est un homme très moderne. Ce gentilhomme aborde les tournois d'idées avec des armes en usage au XX<sup>me</sup> siècle. Sa dialectique répond aux exigences contemporaines. Il possède les qualités que réunissaient ceux que l'on appelait sous Louis XIV des « honnêtes gens » : de la science sans pédanterie ; un langage élégant sans préciosité ; de l'esprit sans affectation ; de la chaleur sans emphase ; une connaissance approfondie de son temps et des divers milieux ; du goût ; du bon sens, et par dessus tout, un jugement droit.

L'ouvrage qu'il a publié récemment à la Nouvelle Librai-

(\*) 1 vol. in-18 (215 pages), de M. G. de Lamarzelle, sénateur du Morbihan (Nouvelle Librairie Nationale, 85, rue de Rennes, Paris).

rie Nationale confirme en tous points la vérité de ce portrait. Il reflète les traits d'une des personnalités les plus éminentes de la droite du Parlement.

A vrai dire, ni la matière, quoique très actuelle, ni les idées ne sont des nouveautés. Homme d'action, l'éminent sénateur a de plus hautes prétentions que celles d'un publiciste vulgaire, ou d'un sociologue officiel. Il a voulu donner une œuvre de mise au point, et il y a parfaitement réussi.

Le sujet qu'il a choisi est l'un de ceux sur lequel l'on a écrit le plus de divagations. De l'étudiant en droit de première année au doyen des pères conscrits, quel est celui qui n'a pas fait connaître son avis sur cette matière vieille comme le monde, en d'innombrables discours, en de multiples conférences, en d'incalculables brochures, articles de revues et volumes ! Si bien que le terme « démocratie » est devenu d'un emploi impossible.

Plus autorisé que d'autres à se poser cette question, M. de Lamarzelle se demande : Où est la démocratie, en quoi elle consiste, si nous en jouissons, et ce qu'elle vaut. Pour y répondre, il traite successivement de la Démocratie politique, de la Démocratie sociale, de la Démocratie chrétienne. Une conclusion magistrale, très personnelle, très actuelle, très documentée, est contenue dans une « Note sur la Question Sociale » qui, à mon humble avis, constitue la partie de beaucoup la plus intéressante de l'ouvrage.

Je n'ai nullement l'intention d'analyser ce livre. Qu'il me soit simplement permis d'en signaler l'esprit général et de le retenir comme un argument destiné à justifier une appréciation personnelle.

M. de Lamarzelle soutient que nous ne sommes point en démocratie.

La démonstration de cette proposition tombée de la plume d'un monarchiste pourrait passer pour un paradoxe. Il n'en est rien. M. de Lamarzelle donne des arguments ingénieux et probants.

L'égalité, réelle condition matérielle de la Démocratie, n'existe point en France. L'égalité politique, proclamée par la Révolution, n'est qu'un moyen pour parvenir à l'égalité des fortunes. Or, celle-ci n'existe pas et ne peut pas être. Les politiciens la promettent au peuple. Leurs sophismes parviennent à le tromper. Il est vrai qu'ils excellent à exploiter le mécontentement des classes laborieuses et à les bercer par la douce chanson de l'utopie. Ils se meuvent entre les clans extrêmes de leur clientèle électorale : les prolétaires et les bourgeois, ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien. A mon avis, la tactique qui leur permet de durer est double : elle consiste à exploiter la jalousie de classe et à tirer tout le parti possible de l'anticléricalisme. Ils gouvernent contre l'alliance de la sacristie et du château. C'est dans ces termes qu'un grand quotidien du Sud-Ouest résumait en 1906, à la veille des élections législatives, la situation de la politique intérieure française. Tous ceux qui ont de la vie publique une très faible pratique, reconnaîtront qu'en matière électorale les arguments les plus absurdes sont ceux qui ont le plus de chance de porter.

Mais l'effet d'une équivoque aussi grandiose sera-t-il de longue durée ? Ne viendra-t-il pas un jour où les masses réclameront l'achèvement économique de la Révolution ? Dans ce cas, les politiciens auront à adopter une attitude ferme :

*Ou soulever contre soi tous ceux qui possèdent, ou soulever contre soi tous ceux qui ne possèdent rien en ne tenant aucun compte des promesses qu'on leur a tant de fois faites depuis si longtemps, tel est le dilemme*

*entre les deux branches duquel le Bloc se trouve aujourd'hui enserré. C'est la crise du régime qui s'ouvre, et, quoi qu'il arrive, tôt ou tard, il doit fatalement y succomber.*

M. de Lamarzelle soulève le véritable problème de l'heure actuelle : il détermine les conditions, grâce à la réalisation desquelles la transformation sociale s'opèrera partiellement, paisiblement, et avec équité.

Il note des symptômes de mécontentement, manifestations non équivoques des changements qui s'opèrent dans les désirs collectifs des classes.

Il indique clairement les causes du mal social : les transformations économiques, le machinisme, la concentration industrielle et financière ; les erreurs sociales de la Révolution : l'individualisme et le libéralisme, la doctrine du laissez-faire et du laissez-passer ; la destruction du régime corporatif, l'isolement de l'ouvrier ; le dogme de la non-intervention du législateur dans la conclusion du contrat de travail et son exécution ; dans le domaine politique, le faux principe de l'égalité politique, de l'autorité reconnue au nombre, l'inorganisation du suffrage universel ; dans le domaine philosophique, la proclamation de la bonté originelle de l'homme.

Quel est le remède qui peut guérir ce mal ?

M. de Lamarzelle répond en indiquant les solutions préconisées par les catholiques sociaux. Il est partisan d'un rapprochement entre les classes, d'un régime corporatif adapté aux besoins modernes, d'organes de conciliation entre les syndicats ouvriers et les syndicats patronaux, et par-dessus tout, de l'organisation professionnelle dont il expose les bienfaits politiques et sociaux.

Il adresse aux catholiques des exhortations empreintes de ce mysticisme sentimental qui est fort à la mode dans



les jeunes générations, et supplie paternellement et avec beaucoup de bienveillance les démocrates chrétiens de ne point détourner les mots de leur sens réel, et de se garder des entraînements démagogiques.

Il est à souhaiter que cet appel soit entendu. Sans doute, les esprits sont plus divisés que jamais. Cependant, l'observateur impartial constate que l'accord s'opère sur bien des questions. Il se constitue des points fixes en économie sociale. Les ouvrages du Marquis de La Tour du Pin et le livre de M. de Lamarzelle fourniraient une justification éclatante à cette thèse. Je ne puis que me contenter de l'énoncer, me réservant d'en donner une démonstration complète.

Les esprits modérés se placent entre l'individualisme et le socialisme d'Etat. M. de Lamarzelle proteste contre l'individualisme exagéré de l'école libérale ; il blâme les conservateurs de s'être montrés hostiles de parti-pris aux syndicats professionnels ; il admet l'intervention du législateur dans la réglementation du travail, etc.

Sa politique sociale est assez large pour rallier toutes les bonnes volontés. Je souhaite que son appel soit entendu et je ne puis résister au plaisir de citer l'une de ses pensées les plus justes :

*Ce n'est pas la force de l'adversaire qui doit surtout nous émouvoir et nous faire douter du succès. C'est bien plutôt notre faiblesse et notre lâcheté à mettre en pratique dans la vie sociale tout ce que nous croyons.*

ROBERT DE BOYER-MONTÉGUT

LIVRES REÇUS : *De Léon XIII au SILLON*, une conjuration réactionnaire, par Emmanuël Desgrées du Lou, directeur de *L'Ouest-Eclair* (Bloud). — *La Passion de l'Argent dans les Instincts, les Lois et les Mœurs des Romains*, par Antonin Deloume, secrétaire perpétuel de l'Académie de Législation de Toulouse (Toulouse, Privat).

## NOTES DE MUSIQUE

*L'Abbé Maurice MATHIEU*

**S**ur la tombe de mon vénéré et si cher ami, M. l'Abbé Maurice Mathieu, directeur de *La Cæcilia*, *L'Âme Latine* veut déposer le tribut de ses regrets, de son admiration, de sa reconnaissance. C'est simplement pour elle, pour nous tous, un pieux devoir.

Armand Praviel n'affirmait-il pas, le mois dernier, notre « âpre souci de faire triompher la Vérité, de défendre l'Art et le Beau, de combattre pour notre terre bien-aimée » ?

Et l'éminent abbé Mathieu n'a-t-il pas, chez nous, réalisé avec ardeur et succès ce généreux programme ?

C'est presque à la même époque que naquirent *La Cæcilia* et *L'Âme Latine*, il y a treize ans ! Heureux d'appartenir à l'une et à l'autre, j'ai pu, grâce à elles, vivre les meilleurs instants d'une jeunesse ardente et enthousiaste. Inoubliables souvenirs !

Dans ma collection, je viens de relire les analyses, les récits des plus belles manifestations d'art musical que Toulouse ait jamais entendues ; je viens de retrouver, gauchement exprimées parfois, mes premières sensations d'« Art et de Beau » ; — pardonne-moi, lecteur ! — je viens de revivre mon adolescence, et, l'illusion passée, j'ai fermé *L'Âme Latine*, pénétré d'une indicible émotion..

Il n'est plus, l'ami de ces Jeunes qui recevaient, jalousement, une incomparable formation artistique ; qui s'appliquaient à conformer leur goût musical au sien pour être sûrs de ne le point fausser ; qui collaboraient à l'œuvre d'ensemble et d'unité, d'où

sortirent, entr'autres, ces vibrantes exécutions : *La Passion selon Saint Mathieu*, *Christmas-Oratorio*, 2<sup>1<sup>me</sup></sup> *Cantate*, chefs-d'œuvre des chefs-d'œuvre de J.-S. Bach ; *Le Messie*, *Judas-Macchabée*, de Haendel ; *Les Saisons*, de Haydn ; *Rédemption*, *Les Béatitudes*, du grand César Franck ; *Requiem*, de Brahms ; *Requiem*, de Mozart, etc. Il n'est plus, le cher abbé Mathieu, le savant et très personnel artiste, directeur de *La Cœcilia*, qui, par ces auditions, aurait justifié, seul, la réputation musicale de Toulouse, ville des arts !

Les regrets ont été vifs et unanimes. A beaucoup, ils ont rappelé la juste formule : « On n'apprécie complètement un bien que lorsqu'on ne l'a plus... »

Toute la Presse a convenablement souligné la gravité de la perte. *L'Express du Midi* a dit le « vrai prêtre de Dieu », le « fin lettré », l'« artiste supérieurement doué » qu'était M. l'abbé Mathieu ; puis, le critique compétent, M. Omer Guiraud, a salué avec émotion le « grand musicien » et exprimé avec justesse son « affectueuse admiration ».

Le bien qu'a fait le prêtre, le bien qu'a fait l'ami, une voix autorisée les a supérieurement proclamés.

Il convient de saluer ici l'artiste éminent, et de constater encore les effets durables de son influence et de son œuvre.

Nuls regrets, à ce dernier point de vue, ne peuvent égaler ceux des membres de *La Cœcilia*. Je voudrais les traduire.

*La Cœcilia*, c'était l'abbé Mathieu ! Nous étions là, tous, groupés autour du chef aimé, incomparable éducateur d'art. Et le public, sympathique (d'une sympathie naturellement reconnaissante), qui se pressait à nos Concerts, ne se doutait pas de l'intérêt soutenu, de l'enthousiasme constant, avec lesquels nous les préparions. Le jour de l'exécution venu, on chantait très volontiers certes, avec application, sûreté et ardeur ; mais qu'était pour nous cette satisfaction extérieure, à côté de l'agrément et du profit occasionnés par le travail — que dis-je ! — par le vif et continu plaisir des répétitions ?

C'est que là nous avons le cher abbé Mathieu tout entier. — Voulez-vous pénétrer un instant dans l'intimité de ces séances d'étude ?

A l'Hôtel Saint-Jean. La répétition, nous le savons, va commencer en retard, le « très précises » de la convocation étant imprimé, et l'exactitude n'étant pas la politesse des artistes. Mais nous le savons, vous dis-je. Aussi arrivons-nous à l'heure quand même, pour ne pas perdre le bénéfice de la discussion, technique et enjouée, qui va ...*se continuer*, sur le compositeur, l'œuvre ou ses précédentes exécutions. Il s'agit de Bach, le plus souvent. Nous nous nourrissons assez de cette « moëlle de lion » dont parle Gounod. Elle est bonne.

— *La Passion*, dit quelqu'un, fut chantée à telle époque... jamais *in extenso*, si ce n'est par *La Cæcilia*.

— ... Pas étonnant, avec « l'abbé » !...

— Et maintenant, ajoute un jeune.... Veine !... nous abordons le *Christmas-Oratorio*. Il n'y a qu'un malheur : c'est inconnu chez nous. Pas de paroles françaises.....

— Peu importe, répond « l'abbé », en continuant, devant sa phalange émerveillée, l'exposé et l'examen du chef-d'œuvre.

Le samedi suivant, tous chantent, en français scrupuleusement versifié, l'œuvre révélée. Là, comme ailleurs, un « fin lettré » est intervenu. — On ignorera beaucoup du directeur de *La Cæcilia*.....

« Admirez, nous dit-il avec le doux sourire qui retenait son enthousiasme, et que nous connaissions si bien, admirez la splendeur de ce choral... « Anti-mélodique », Bach ? allons donc ! Tout y chante, au contraire.... Voyez donc, les basses seules ! votre quatrième partie ne constitue-t-elle pas une exquise *phrase musicale* ? Et cela est très caractéristique.

« Oh ! de grâce, mes chers ténors.... n'interprétez pas ainsi.... c'est du Schumann, cela !.... du Schumann en solo, même !.... Trêve de nuances *personnelles*, je vous en prie. De la majesté, de l'unité, du grand, du beau !..... du Bach ! »

Et la foi du maître, raisonnée avec tant de sincérité et de verve, passe chez les disciples. Et l'on se pénètre de l'œuvre; on la chante avec amour et vérité; on interprète l'abbé Mathieu....

*De lui* pourtant, nous n'avons jamais pu rien obtenir, rien connaître, rien chanter.

Je lui en fis l'affectueux reproche, un jour. Nous venions de dire un splendide motet de Palestrina.

« Mon ami, répondit-il, quand on possède de la musique comme celle-là, et toute celle que nous voyons ensemble, on se tait, on n'écrit rien. Seulement, ce que ... je compose quelquefois, c'est un *amen*, bien clair : deux blanches, sur la tonique. »

Je n'ai jamais mieux compris de quels grands talents la modestie pouvait être l'apanage, quelles belles natures elle auréolait le mieux.

Et cependant, grand public de dilettanti Toulousains, tu as souvent et vigoureusement applaudi l'œuvre éducatrice, moralisatrice de M. l'abbé Mathieu !

C'est justice. C'est bien lui qui devait être ainsi remercié.

Car, je le répète, après bien des fois dans *L'Ame Latine*, *La Cæcilia* qui aimait tant son vénéré directeur, ne vivait, ne pouvait être, que par lui...

Ainsi, elle a propagé le grand art. En en bénéficiant la première, elle a pu illuminer toute une période de vie toulousaine, pendant laquelle le goût musical a reçu la meilleure formation qui se puisse concevoir. Cela ne peut ni disparaître ni s'oublier.

Dans plus d'une bibliothèque musicale, dans bien des mémoires, se trouvent aujourd'hui, grâce à M. l'abbé Mathieu, *la Passion*, *Christmas-Oratorio*, de Bach; *le Messie*, *Judas Macchabée*, *Samson*, d'Haendel; *Elie*, de Mendelssohn; *le Requiem*, de Mozart; *le Requiem*, de Brahms; *Rédemption*, de Gounod; *Rédemption* et *les Béatitudes*, de César Franck; *la Passion*, de l'abbé Perosi; *les Saisons*, d'Haydn; *l'Advent Lied*, de Schumann; *Psaume*, de Guy Ropartz. etc., etc.

Qu'un étranger compétent, venu de très loin, lise seulement cette énumération, il n'aura pas besoin de connaître les triomphales soirées artistiques de naguère, pour admirer l'œuvre entreprise.

Je souhaite vivement à Toulouse de tirer longtemps profit de ce qu'a bien voulu faire pour elle le plus clairvoyant, le mieux doué, le plus éminent de ses artistes musiciens.

Quant à *La Cæcilia*, dont les sentiments sont assez connus, on comprenait déjà que les temps présents lui imposassent un pénible silence...

Elle vient de le rompre. Pour rendre un suprême hommage à la mémoire impérissable du chef aimé, du grand cœur, de l'ami qu'elle a perdu ; pour témoigner sa vive gratitude en raison du bien moral et intellectuel qu'elle a reçu de lui, *La Cæcilia* a chanté, le 31 janvier, dans la chapelle Sainte-Anne, pendant une messe de *Requiem* dite à l'intention de M. l'abbé Mathieu.

Un programme bien adéquat à la mentalité artistique, au goût impeccable du cher défunt, avait été religieusement choisi.

Jamais nous n'avons chanté avec autant d'émotion.

Après la dernière note — et tout ce qui précède le fera comprendre — les partitions se sont fermées lentement, des regards se sont échangés et compris, des larmes ont coulé...

*La Cæcilia* n'était plus.

EMILE DENIAU

## Le R. P. COMIRE

**C**E serait pour moi un véritable remords que de ne pas saluer ici la mémoire du vénérable religieux, mon compatriote, mon collaborateur et mon ami, que la mort a emporté le 19 janvier dernier.

Ancien directeur de la *Musica Sacra*, il a suivi de bien près l'Abbé Mathieu, qui dans la *Musique Sacrée*, avait continué son œuvre. Il nous a quittés après six mois de maladie, qui avaient miné son robuste organisme et avaient abattu sur un lit de douleur cet admirable vieillard, aux traits réguliers et inspirés, aux yeux rêveurs, aux longs cheveux blancs.

Je ne l'ai connu que sur le tard, quand on créait ses derniers cantiques, quand il faisait exécuter son oratorio de *Sainte-Germaine de Pibrac*, quand on acclamait sa dernière suite d'orchestre : *Religione, Scientia, Armis*, quand nous préparions ensemble notre oratorio de *Notre-Dame-de-Lourdes*... Mais il était demeuré jeune d'allures, de goûts, d'illusions ; jamais on ne vit une âme demeurée plus purement musicienne — plus insoucieuse des choses pratiques, plus ignorante des méfaits des hommes.

Depuis les expulsions de 1880, ce Jésuite vivait dans une petite chambre d'étudiant de la place Sainte-Scarbes, où il était difficile de trouver une place pour s'asseoir : des publications musicales et des manuscrits l'encombraient presque entièrement ; un bureau et un petit harmonium émergeaient de cet océan de papéresses ; un vieux fauteuil crevé s'offrait au visiteur, quand on l'avait débarrassé d'une pile de revues et de livres.

C'est là que le Père François-Lucien Comire travaillait et composait sans relâche. Jadis, comme la plupart de ses confrères, dans les collèges, il avait été professeur ou surveillant ; — il

n'avait dû guère briller dans cette tâche ! Puis, bientôt, il fut maître de chapelle... Un maître de chapelle plein de distractions sans doute, et fréquemment en retard, mais adoré de ses musiciens et de ses chantres.

La belle vie d'artiste chrétien n'était venue que plus tard, -- quand il écrivait en paix ses recueils de cantiques, ses messes, ses oratorios. Alors, dans le calme de sa chambrette, le bon Père écoutait chanter les harmonies célestes ; incapable d'exécuter ses œuvres, il composait d'inspiration, il entendait nettement la voix des notes qui naissaient sous sa plume ; excellent harmoniste, habile à écrire pour les chœurs et l'orchestre qu'il maniait en maître, il eût atteint la grande célébrité s'il avait eu seulement le désir de se faire connaître et apprécier.

Rarement furent mieux réunies chez un prêtre la bonté, le goût de l'art, la piété et la simplicité. Et ce sera un des meilleurs souvenirs de ma vie d'avoir mêlé mon nom au sien dans le succès de sa *Notre-Dame-de-Lourdes*. A la première audition donnée à Lourdes même, le 20 juillet 1902, par la Société des grands concerts *la Tolosa*, sous la direction de notre ami M. Pétrus Soullignac, l'excellent homme connut une grande joie. A la fin de son œuvre, trois mille auditeurs l'acclamèrent, l'obligèrent à monter sur l'estrade ; et je le vois encore, les yeux pleins de larmes, s'inclinant sous les ovations, et se retournant vers une statue de la Madone placée au fond de la scène, comme pour dire : « Voilà celle qu'il faut acclamer ! »

La presse accueillit très favorablement cette œuvre sagement écrite et très chrétiennement inspirée ; elle fut éditée chez Leduc, à Paris. Le monde catholique en parla ; les journaux illustrés ne négligèrent point cette audition si nettement régionaliste. — Mais l'auteur n'avait pas assez d'arrivisme et de persistance pour lui faire une durable carrière ; après une seconde audition très-applaudie à Toulouse, le 13 Janvier 1903, divers projets d'exécution à Bordeaux, Montpellier, Montauban, — Paris même, ne purent pas être réalisés. A nos dernières nouvelles, des mission-



naires allaient faire créer cette œuvre à l'île Maurice. Lui, pendant ce temps, rêvait d'une composition colossale sur les Mystères du Rosaire.


La musique du P. Comire n'est, en effet, nullement négligeable — et nous connaissons des musiciens fort sévères qui la tiennent en haute estime. Il était un de ces rares « amateurs » toulousains, qui travaillent avec méthode, et suivent constamment l'évolution de l'art musical ; très-féru des Italiens dans sa jeunesse, il avait ensuite beaucoup aimé Gounod... Mais vers la fin, le goût de la vraie musique religieuse et une vive admiration pour César Franck l'avaient amené au plain-chant, dont il tirait d'exquises harmonisations... Toujours désireux de s'instruire, de se tenir au courant, il ne manquait jamais une de nos belles séances musicales : — La dernière fois que je l'ai vu, déjà frappé et déchu, il se traînait péniblement à une répétition générale d'un concert du Conservatoire.

Ame sans vanité et sans envie, musicien épris de beauté, cœur sensible et ouvert à toutes les générosités, intelligence uniquement tournée vers le rêve et la prière, déjà sur terre, il vivait ailleurs. C'est à lui maintenant à se souvenir de ses amis les poètes, de son collaborateur qui, au matin de leur oratorio, à Lourdes, lui servait la messe dans la Grotte de Massabielle ; c'est à lui, certainement, à prier pour nous !

ARMAND PRAVIEL

## PHILOSOPHIE &amp; RELIGION

**Saint Athanase**, par CAVALLERA (1 vol. de *La Pensée Chrétienne*).  
 — **L'au-Delà**, d'après Wilhelm Schneider, évêque de Paderborn, adaptation, par G. GAZAGNOL; Préface de l'Abbé Birot. — **Luther et le Luthéranisme**, par L. CHRISTIANI (Bloud). — **Le Crépuscule du Luthéranisme**, par BÉGLIN (*Science et Religion*, Bloud). — **Ferdinand Brunetière**, par George FONSEGRIVE (Bloud). — **La Philosophie Grecque avant Socrate**, par A. LECLÈRE (2 vol.). — **Socrate**, par CHANTILLON. — **La Lèpre en Occident avant les Croisades**, par KURTH. — **Les Terreurs de l'An Mille**, par DUVAL. — **Les Albigeois et l'Inquisition**, par Th. de CAUZONS (2 vol.). — **Les Vaudois et l'Inquisition**, par le même (2 v., *Science et Rel.*).

 N sait quelle terrible crise traversa la pensée chrétienne au IV<sup>me</sup> siècle ; l'Église menaçait ruine, quand saint Athanase s'éleva contre l'arianisme. Dans la lutte opiniâtre qu'il fut obligé de soutenir si longtemps, le grand docteur déploya de très rares qualités, son attitude fut héroïque, son action éminemment salutaire. Nul ne réfuta plus victorieusement les attaques hérétiques contre le dogme trinitaire, nul ne travailla plus charitablement à ramener les égarés de bonne foi. Mais son rôle a été exagéré par quelques-uns et faussé par d'autres, qui s'attardèrent à des écrits qu'on lui attribuait à tort ; M. Cavallera, dans son introduction, remet les choses au point. Si, dans certains ouvrages, Athanase s'est laissé entraîner par la rhétorique ou la partialité, du moins n'a-t-il jamais travesti la vérité. On en est complètement sûr aujourd'hui. Ses œuvres de polémique doctrinale sont une des sources les plus précieuses de la dogmatique grecque, et leur valeur reste entière. Comme ses autres travaux, elles fournissent d'utiles éléments, même aux historiens profanes.

Il ne faut pas voir en lui un théologien au sens technique du mot, mais un docteur qui commente le dogme tel que le lui trans-

mettent la tradition et l'Écriture. Rien, dans ses œuvres trinitaires, ne permet d'édifier un système ; toutefois, s'il ne compte guère au point de vue de la spéculation théologique, il s'affirme maître au point de vue dogmatique. On cherche en vain qui le surpasse, à son époque, pour l'ampleur dans le développement de la doctrine et la richesse de l'information scripturaire. Doué d'un sens chrétien intense, il excelle surtout à montrer « comment des dogmes, même les moins accessibles à la raison humaine, peut jaillir une source féconde de vie et d'émotion supérieure. » Son enseignement vivifie les âmes.

Enfin, M. Cavallera ne voit pas d'opposition réelle entre la conception du grand docteur alexandrin et celle des Cappadociens, — en ce qui concerne, non pas le développement systématique, mais le dogme lui-même.

*Basile n'est que l'écho d'Athanase lorsqu'il répète que la formule de Nicée suffit et la transcrit à l'usage de ses correspondants. Comme lui encore, il trouve que, seule, la doctrine du Saint-Esprit a besoin de développement parce qu'au Concile de Nicée, elle n'était point encore spécialement mise en question. Que lui et ses amis aient moins goûté les comparaisons scripturaires de la lumière et de la source auxquelles Saint Athanase revient si fréquemment, c'est compréhensible, mais le fait n'a aucune importance. Il s'agit là d'un détail de démonstration qui peut nous renseigner sur la différence de mentalité entre les deux générations, il ne comporte pas une différence de doctrine. Dans ces questions, où l'analogie joue le grand rôle, il est facile de voir que tel esprit trouve son compte dans une comparaison qui plaît moins à un autre. Chacun va à la vérité par les chemins qui s'adaptent le mieux à son tempérament et à ses ressources. Il ne s'ensuit pas que la vérité change d'autant et ne soit pas la même pour être perçue sous un angle différent. Où Athanase préférerait l'adoration muette pleine de respect devant le mystère, les Cappadociens ont cru pouvoir entr'ouvrir le voile et découvrir quelque reflet nouveau de la vérité ; eux-mêmes, interrogés sur l'Esprit-Saint, affirmaient énergiquement sa divinité, mais se refusaient à scruter son mode de subsistance. Saint Augustin, venu après eux, n'a point eu les mêmes scrupules et, après lui, les scolastiques ont poussé plus loin encore leurs investigations. Est-ce à dire qu'à chacune de ces étapes le dogme a évolué et s'est enrichi substantiellement ? Quel catholique oserait le soutenir ? Nous ne sommes pas plus éclairés aujourd'hui sur la nature intime des relations divines qu'au temps de Saint Athanase, mais, dans le trésor scripturaire où il avait*

puisé abondamment, d'autres ont puisé à leur tour ; ils ont développé des analogies que Saint Athanase n'avait point remarquées ou qui l'avaient laissé froid. Il est loisible à chacun de préférer la richesse des considérations psychologiques de Saint Augustin à la sobriété primitive de l'évêque d'Alexandrie ; l'important est de ne point prendre le change en attribuant un rôle essentiel à des idées accessoires et de transformer en dissentiments dogmatiques ce qui n'est qu'une simple divergence dans la manière de présenter la même vérité.

Les extraits réunis dans cet excellent livre nous font connaître la doctrine du grand docteur sur la Trinité et sur l'œuvre rédemptrice du Verbe incarné ; sa défense des expressions définies à Nicée, son sentiment sur la question des hypostases et quelques-uns de ses travaux d'exégèse, de théologie pastorale et d'ascétisme, ces derniers d'un lumineux bon sens.

\* \*

Dans une vaste synthèse, tramée de spéculations théologiques et d'expériences fournies par l'histoire, Mgr Schneider, un des prélats les plus distingués de l'Allemagne, vulgarise les différentes questions qui se rattachent au problème de l'éternité. C'est sous forme de méditations très simples qu'il s'adresse au lecteur dans le désir d'éveiller en son âme l'espérance religieuse. Son œuvre spiritualise autant qu'elle renseigne, et sans jamais cesser d'intéresser ; elle a tout ce qu'il faut pour éclairer les non croyants au sujet des enseignements de l'Eglise, ainsi que des idées de quelques docteurs et mystiques ; et, mieux qu'un traité didactique, elle rend sensible la supériorité du Christianisme vécu sur le vide et la stérilité des concepts naturalistes.

L'adaptation de M. Gazagnol est agréable à lire et la préface de M. Birot s'impose à l'attention. Le docte écrivain y ruine l'assertion d'après laquelle aucune certitude touchant l'existence d'une vie future ne saurait nous être donnée par les moyens de la raison. Sans doute, explique-t-il, il faut renoncer à y atteindre par les procédés de la science pure.

*Mais qu'importe si, à défaut de la science, la vie nous apprend ce que nous avons besoin de savoir ? Qu'importe, si la raison, s'appliquant non plus à l'étude des phénomènes objectifs, mais aux conditions d'existence les*

plus intimes du sujet, y découvre des perspectives qui n'appartiennent ni au temps ni à l'espace, et qui constituent tout un monde intérieur, ce que Leibnitz appelait le « royaume des fins » ?

Cet exercice de la raison sera-t-il moins légitime parce qu'il s'appliquera à des questions plus délicates, et parce qu'à la place de cette évidence brutale et toujours vérifiable des sciences et de la matière, il n'atteindra qu'une certitude plus discrète, plus personnelle, plus intime et plus incommunicable, la certitude de la croyance propre aux vérités de la philosophie, de l'art et de la religion ?

*Ainsi, la position de la philosophie critique peut et doit être dépassée. A la condition de prendre son parti de ce dédoublement du plan de la pensée, et de distinguer ainsi nettement le domaine de la science positive et celui de la réflexion philosophique et religieuse, on ne devra plus laisser dire que la raison ne nous apprend rien sur l'au-delà. Elle nous apprend d'abord qu'il doit exister, à moins que la vie ne soit la chose la plus irrationnelle et la plus immorale.*

*La nécessité d'un fondement pour la loi du devoir, l'existence d'un législateur, la réalité d'une vie future sont autant d'affirmations qu'elle pose, sinon comme des conclusions rigoureusement déduites par voie de synthèse logique, au moins comme des « postulats » indispensables à une conduite rationnelle, et garantis par l'analyse pratique de la vie. Et sans doute, elle se défiera encore, par crainte de tomber dans un anthropomorphisme naïf, des contours que prend dans l'esprit la représentation du souverain bien et du monde éternel ; mais déjà elle ne doutera plus de leur existence, pas plus que nous ne doutons de la solidité du sol où nous marchons parce que la matière étendue serait inconcevable à notre entendement.*

\* \*

C'est en véritable historien, — par la méthode critique rigoureusement appliquée, — et en psychologue connaissant toute l'importance du fait religieux que M. Cristiani étudie Luther. C'est enfin sans passion, en laissant surtout parler les faits, qu'il examine son cas d'apostasie. Les mille documents qui nous livrent la pensée intime de « l'écclesiaste de Witemberg », il a su les interroger ; et il a réussi à quintessencier sans encombré — bonne aubaine pour les lecteurs français — le fameux *Luther und Luthertum* du P. Denifle. Ses dessins du caractère de l'homme aux différentes pha-

ses de sa vie, son examen de la doctrine du « nouvel Elie » au point de départ et au point d'arrivée, sa recherche des conséquences morales de cette doctrine, sont d'une précision irréprochable et d'une loyauté que nul ne contestera sans doute. Après avoir lu sans parti-pris ce vigoureux ouvrage, il est plutôt difficile de considérer comme un vrai réformateur l'homme qui ne s'arracha jamais à la tyrannie d'un tempérament sans frein et sans règle ; il est impossible de nier que son système ait eu des effets désastreux sur les mœurs. M. Cristiani a mis en pleine lumière le Luther de l'histoire, il diffère profondément du Luther de la légende.

Quant au Luthéranisme, Mgr Bœglin, dans un travail très bref, mais très riche d'observations directes, nous apprend ce qu'il est devenu en Allemagne. La foi s'affaiblit chaque jour dans l'Eglise du pseudo-réformateur, rongée par un mal incurable ; la lutte s'y aggrave entre pasteurs orthodoxes et pasteurs incrédules, ces derniers devenant de plus en plus nombreux et combattifs ; le peuple s'en éloigne et va grossir les rangs des néo-païens.

*La mélancolie la plus amère, celle de l'esprit, s'exalte moins de cet écroulement dramatique d'une Eglise qui, malgré ses origines impures, a marqué une civilisation de son génie, que de cette promiscuité sans nom dont le luthéranisme se souille en s'épuisant. Mourir fièrement, disputer parcelles par parcelles le territoire spirituel aux assauts de la haine et aux contacts de l'épidémie intellectuelle ; loin des peuples qui, à vos pieds, s'écoulent en un torrent rapide, ce naufrage aurait je ne sais quelle grandeur morale. Mais lorsque, sans possibilité de sauvegardes, une Eglise se profane par toutes les erreurs : nietzschéisme, kantisme, monisme ; ici, représentants d'une politique purement alimentaire ; là, termites de toute religion ; plus loin, fondateurs bouffons d'un paganisme recuit ; lorsque, du rivage, l'observateur ému assiste au clapotement de cette mer morte où sombre toute vie, il ressent une commotion indéfinissable, et se rappelle involontairement, devant ces atteintes homicides, l'inscription du cadran d'Urugne : Vulnerant omnes, ultima necat !*

De toutes les études consacrées à Brunetière, celle de M. Fonsegrive retient par sa pénétration, sa solidité et son désintéressement. Elle n'a rien d'un plaidoyer pour le grand écrivain, c'est bien un fidèle portrait. Et, comme toutes les œuvres de

maitres, ce portrait exprime à merveille, en quelques traits synthétiques et précis, l'esprit du portraituré.

*Il ne fut jamais le philosophe qui, du haut des marches sereines du temple, juge les opinions diverses et démêle avec une lenteur calme ce que chacune d'elles renferme de vérité. Il fut l'avocat qui, convaincu de la bonté d'une cause, la plaide et se reprocherait comme dangereux d'accorder quelque chose à son adversaire. Le juge pourrait être ébranlé, et sa clairvoyance pourrait être obscurcie par toutes ces lueurs contraires. M. Brunetière, en homme d'action, voulait avant tout le triomphe de la vérité. Il le préférerait presque à la vérité elle-même. Que serait une vérité qui ne triompherait pas, qui n'obtiendrait pas la créance de l'esprit humain ? C'est ainsi qu'on peut expliquer la séduction qu'exerça M. Brunetière sur une grande partie du public, la résistance très nette que lui ont toujours marquée beaucoup de gens, et non pas des moindres. Par là aussi s'explique ce je ne sais quoi qui a toujours étonné en lui, cette faiblesse dans la vigueur, ce quelque chose de maigre et de mince que l'on sentait jusque dans les passages les plus riches et les plus nourris. M. Brunetière a eu presque tous les dons. Il a toujours manqué d'éclat et d'ampleur. On ne trouve jamais chez lui ni grandes images, ni vues très vastes, ni surtout ces aperçus synthétiques où se concilient des contraires, parce qu'on y dissout les contradictions. Passionné de morale, épris des plus grandes questions humaines, il fut plus orateur que philosophe, plus dialecticien et plus avocat qu'orateur. Mais il eut du dialecticien toutes les ressources, de l'avocat toute l'abondance, toute la finesse, toute la vigueur, toute la passion. Et ce fut même plus qu'un avocat, car l'avocat plaide des causes particulières. Lui ne se confina pas dans les intérêts privés. Il n'eut jamais qu'une cliente : la vérité, la plus haute vérité morale. C'est le rôle du ministère public qu'il a rempli toute sa vie... C'est ce rôle qui fait la constance de sa conduite, la continuité de son œuvre et l'unité de sa vie.*

Toutes les idées maitresses de Brunetière revivent dans la substantielle étude de M. Fonsegrive, et comme des autres travaux de celui-ci, maintes leçons s'en dégagent.

\*  
\*\*

M. Leclère, en une centaine de pages, nous donne un aperçu très complet et très judicieux de la philosophie grecque avant Socrate. On retrouve dans son opuscule les qualités et l'originalité du critique psychologue qui sut si bien analyser l'âme de Dante.

M. Chantillon explique, d'après les plus récents ouvrages, la personnalité et la doctrine de Socrate. Très heureusement il sou-

ligne le côté religieux de cette doctrine, qui fait de la religion une vie intérieure, et l'importance des éléments nouveaux dont la pensée socratique enrichit l'esprit humain. En posant les problèmes philosophiques en fonction du sujet pensant, c'est, ne l'oublions pas, la conscience avec l'étude de la connaissance et de ses lois que le philosophe-moraliste livre à la réflexion.

\*  
\* \*

Parmi les erreurs accréditées par les spécialistes à documentation hâtive et quelques historiens par trop pressés de faire flèche de tout bois contre le Christianisme, celle qui attribue aux croisades l'introduction de la lèpre en Occident reste singulièrement vivace. Aussi M. Kurth ne lui ménage-t-il pas les coups. On sait l'impeccable érudition et la dialectique verveuse de ce savant ; les irrécusables témoignages qu'il produit prouvent que la lèpre existait déjà sur la terre occidentale au I<sup>er</sup> siècle de l'Empire Romain et qu'elle devint endémique en Europe bien avant les croisades. Si elle semble s'être développée à partir du XI<sup>e</sup> siècle, c'est qu'alors le nombre augmente des témoignages historiques.

M. Duval fait justice d'une autre erreur également bien enracinée et bien exploitée. De tous les textes dont on s'est servi pour affirmer l'épouvante du monde à la veille de l'an mille, aucun ne résiste à un examen critique. Les uns sont mal interprétés, mal datés ou d'une date incertaine, d'autres ne signifient rien ayant été composés longtemps avant l'aurore du XI<sup>e</sup> siècle. Assurément, divers illuminés prophétisèrent la fin de toutes choses, quelques mystiques « crurent que Dieu s'abaisserait au jeu des coïncidences pour fixer l'heure suprême », des prédicateurs s'inspirèrent de l'Apocalypse et des fidèles multiplièrent les donations ; mais, et c'est là l'important, il n'y eut pas d'universelle épouvante et, à aucun moment, l'Eglise se montra spoliatrice et menteuse. Encore une légende qui croule à la honte des anticléricaux.

\*  
\* \*

Les ouvrages de M. de Cauzons sur les Vaudois et les Albigeois condensent les résultats à peu près acquis sur les origines et les



doctrines de ces sectes et donnent un tableau des poursuites exercées contre leurs membres par l'Inquisition en France. Les Albigeois, sont en général, confondus avec les Cathares. En réalité, les premiers étaient des hérétiques rationalistes ; les seconds, simples infidèles, se rattachaient au manichéisme ; mais tous attaquaient l'Eglise avec la même frénésie. Quant aux Vaudois, il est bon de rappeler que tout d'abord ce furent de braves chrétiens. Groupés autour d'un converti lyonnais, Valdo (ou P. de Vaux), qui se croyait appelé à restaurer dans l'Eglise la pauvreté évangélique, ils avaient ébauché l'œuvre que devait accomplir un peu plus tard le Poverello d'Assise. Malheureusement, leur savoir théologique n'égalait pas leur bonne volonté ; ils commirent de telles erreurs de doctrine et tombèrent dans de si fâcheuses exagérations que leur archevêque, Guichard aux Blanches Mains, leur interdit de prêcher et, sur leur refus, les chassa de sa ville (1179). Trois ou quatre ans, plus tard, ils étaient excommuniés et persistaient dans leur attitude. Ils devinrent alors une secte redoutable et leurs descendants embrassèrent le protestantisme en 1532. L'histoire des luttes de l'Eglise contre ces différentes sectes reste fort délicate à tracer, car il y eut force abus de part et d'autre ; louons donc M. de Cauzons d'avoir écrit des pages impartiales.

#### ALPHONSE GERMAIN

LIVRES REÇUS. — Parmi les dernières plaquettes de *Science et Religion*, plusieurs se recommandent suffisamment par leur titre même : *Notions Générales de Liturgie*, par Jules Baudot ; *Les Lectionnaires*, par le même ; *Les Evangéliques*, par le même. — *Pensées, Réflexions et Maximes de Châteaubriand*, suivies du livre XVI<sup>m</sup> des *Martyrs* (texte du manuscrit autographe), introduction et notes, par Victor Giraud. — *Saint Paul et la Prière*, par V. Ermoni. — *Le Denier de Saint-Pierre*, par C. Daux. — *Les Idées Morales de Victor Hugo*, par M. Souriau. — *Dernières Conférences d'Albéric d'Assise*, par Gerbet ; Introduction, par H. Brémond. — *La Suggestion et les Guérisons de Lourdes*, par D' Lavrand. — *L'Eglise Catholique aux Indes*, par Piollet et Vadot. — Notons encore : *Christologie*, par Lepin (1 v., Beauchesne et C<sup>ie</sup>). — *Eléments d'Apologétique*, par J.-L. de la Pâquerie (Bloud).

## LE MOUVEMENT RÉGIONALISTE

## LES LIVRES

**L**A Bibliothèque Régionaliste (Bloud) et la Collection des Pays de France (Librairie Nationale), dont notre ami H. Arrès saluait la création dans l'*Ame Latine* de novembre dernier ont, depuis cette époque, publié à elles deux six volumes, dont trois au moins tout à fait remarquables. La proportion est jolie, n'est-ce pas ?

Il y a de tout là-dedans : récits d'histoire locale, nouvelles, descriptions, contes savoureux du terroir ; — de tout, un peu trop peut-être. Et je pense, en écrivant ceci, à la collection des *Pays de France*, à qui je ferai le reproche de n'avoir point suffisamment assuré l'harmonie de ses publications. *Le Deuil du Clocher*, de M. J. Ageorges, les *Promenades en Savoie* de M. H. Bordeaux, sont des recueils de morceaux très divers, entre lesquels on regrette de ne point trouver l'unité d'intérêt, à défaut de celle de la nouveauté. Oh ! je sais bien ce que l'on va me dire : le lien qui unit les parties un peu disparates dont se composent deux sur trois des livres régionalistes récemment édités par la Librairie Nationale, c'est l'amour de la terre natale, l'amour de la petite patrie qui les a inspirés, qui les anime, et constitue l'attrait de chacun d'eux. D'accord. Mais il n'en est pas moins vrai, qu'en n'exigeant pas l'homogénéité des œuvres présentées, on s'expose à un danger assez grave à mon sens : c'est que les auteurs à qui l'on fait appel, ne se laissent aller, s'ils ont beaucoup produit — comme MM. H. Bordeaux et J. Ageorges — à colliger dans l'unique but d'atteindre le nombre de pages nécessaire, des

articles, sinon déjà publiés, du moins qui dormaient dans des cartons. Pour avoir échappé à ce défaut, la *Vie Lorraine* de M. E. Moselly, et les trois volumes de la *Bibliothèque Régionaliste*, offrent un intérêt auquel n'atteignent ni le livre de M. H. Bordeaux, ni celui de M. J. Ageorges, malgré la valeur d'ailleurs indiscutable de leurs auteurs.

Il est certain, en effet, que les *Promenades en Savoie* n'ajouteront rien à la vogue si justement grande de celui qui écrivit la *Peur de Vivre*. Si ce livre n'est point dépourvu de mérite, c'est qu'il est plus difficile qu'on ne le croit en général, pour un romancier d'aussi haute lignée que M. Bordeaux, de produire une page où l'on ne reconnaisse point, au moins vaguement, les qualités qui font le charme de son œuvre, surtout alors qu'il s'agit d'exprimer la beauté et la douceur d'un sol, dans l'amour duquel cette œuvre entière puise son originalité et son agrément. Qu'il me suffise donc de vous avouer qu'il y a du régionalisme aussi agréable dans les *Roquevillard* ou dans le *Pays Natal* que dans les *Promenades en Savoie*, et lorsque nous voudrons en goûter l'expression délicate, c'est bien plutôt là que nous l'irons chercher.

J'ai dit, à propos des *Contes de mon oncle Paterne*, tout le bien que je pensais du joli talent de M. Ageorges. Cela me met donc à l'aise pour parler aujourd'hui en pleine sincérité du *Deuil du Clocher*. D'abord, qu'est-ce que ce petit roman, d'une observation du reste très exacte, fait dans un volume qui devrait être entièrement consacré au Berry — la patrie de M. Ageorges, on le sait — et où il occupe précisément la place principale, à qui même il donne son titre ? Je n'arrive point à le comprendre, si je ne suppose qu'il est un récit à clés, ce que la préface m'interdit de croire. L'auteur nous dit, il est vrai, que l'œuvre est locale par le cadre. Mais le cadre y est justement d'une si mince importance, qu'on pourrait presque écrire ici, comme Musset en tête d'une de ses comédies : « la scène est où l'on veut », n'étaient l'emploi dans le langage des personnages — qui d'ailleurs parlent

très peu — de quelques expressions dénonciatrices, et surtout, l'affirmation de M. Ageorges que le clocher dont il s'agit est bien réellement un clocher berrichon. Quant à l'action, elle a eu hélas ! pour théâtre bien d'autres communes que celles de Jouhet, en Berry. L'éditeur eut donc une assez mauvaise inspiration en modifiant le volume primitivement appelé : *Œuvres Choisies de Silvain Paterne, journaliste de la Châtre* — dans un sens tel, qu'il est devenu le *Deuil du Clocher* par l'introduction en ses pages de cette triste et trop véridique histoire. On retrouve, en effet, dans les autres parties du livre : *Contes berrichons* et *Promenades autour de la Châtre*, les qualités qui ont fait le succès des précédentes productions de M. J. Ageorges — et auxquelles je me plais à rendre hommage : vivacité du récit, verdure et pittoresque du style nourri de tournures locales.

A côté des *Promenades en Savoie* et du *Deuil du Clocher*, j'ai devant moi, revêtu de l'élégante couverture grise qui est celle de la collection des *Pays de France*, un délicieux recueil de nouvelles, qui s'intitule : *La Vie Lorraine*. L'auteur, M. Emile Moselly, n'est déjà plus un inconnu, et l'Académie Goncourt a consacré le haut mérite littéraire d'une de ses œuvres, où se reflète, tout comme en celle-ci, le terroir. Régionaliste, M. E. Moselly l'est presque fougueusement. Ecoutez-le, s'écrier avec enthousiasme dans la préface remarquable de son volume : « Notre terre est merveilleuse »... Et ma foi, je me garderai de le taxer d'exagération, car je me suis laissé prendre aux descriptions séduisantes qu'il nous donne des êtres, des choses et des usages de chez lui, avec de jolies phrases souples qui dénoncent l'écrivain de race... Moi aussi, j'aime les haleurs qui halent « le long des canaux lorrains les chalands trapus et bas sur l'eau ; — j'aime les terres lorraines grasses et plantées de vignes, de seigles, de blés, ou croulantes et soutenues par des murs de pierres sèches ; — j'aime les villages lorrains animés d'une gaieté saine, au jour de la Saint-Stanislas, et fleurant bon la galette au lard et le pain chaud ; j'aime tout cela, dont sont faits les contes de M. Emile Moselly.

Et je lui sais gré d'avoir compris qu'il y a, malgré la diversité des mœurs locales, une humanité qui est la même partout, et qu'il me plaît de reconnaître, souffrant et peinant douloureusement, dans un cadre admirablement fait cependant pour une vie douce et facile — quelqu'amères que soient, au surplus, l'observation et l'exactitude profondes avec lesquelles elle est étudiée et rendue.

Il y a plus de cohésion dans les trois volumes que nous présente la *Bibliothèque Régionaliste*. C'est uniquement d'histoire locale qu'il s'agit dans le *Livre d'Or de la Bourgogne*, de M. Paul Gaffarel, et tandis que M. J. Charles Roux consacre à Nîmes une monographie très complète et très détaillée, M. Simon Davaugour essaye, dans quatre nouvelles bretonnes, de rendre cette « mélancolie spéciale » qui imprègne les âmes *Sous le Ciel gris* de son beau pays et y réussit à merveille.

L'importance dans le mouvement régionaliste de la résurrection de glorieuses personnalités locales, un peu effacées derrière des célébrités qui nous viennent tout droit de Paris en même temps que la dernière coupe de vêtement ou l'ultime roman à la mode, n'a point échappé à M. Paul Gaffarel, ancien doyen de la Faculté des Lettres de Dijon. Il a vu quelle place devait occuper dans l'étude de notre grande patrie celle de chacune des petites Frances qui la composent, et je veux citer de sa préface, cette phrase qui résume admirablement le rôle et la portée de tout un côté du régionalisme un peu dédaigné semble-t-il, celui des patientes recherches, où l'on s'attache à redorer, en quelque sorte, le blason du sol natal :

*En faisant l'histoire de nos villages, nous aimerons à savoir l'histoire de nos villes ; en rétablissant les annales de nos villes, nous ferons revivre celle de nos provinces ; en comparant et en groupant ensemble nos provinces, nous connaissons d'une façon sûre l'ensemble de notre pays.*

Et comme illustration de sa doctrine, l'éminent professeur nous offre les biographies du capitaine Landolphe, le Jean-Bart bourguignon et de Junot, duc d'Abrantès. C'est là une idée d'autant plus heureuse que, je le répète, on ne s'intéresse pas suffisamment à ces reconstitutions du passé local, et qu'on leur préfère beau-

coup trop les brillants récits et les imaginations, brodées sur fonds de réalisme, des littérateurs.

Cette préférence, me semble d'ailleurs, je l'avoue humblement, à demi justifiée, quand il s'agit de récits et d'imaginations dans le genre de ceux que réunit un mince voluminet, signé : Simon Davaugour. J'ai beaucoup goûté « le parfum âpre et salé, venu de la haute mer » qu'on y respire, et dont parle M. François Coppée, qui a écrit les pages liminaires de *Sous le Ciel gris*. Quatre nouvelles joliment illustrées de photographies et de dessins, tel est le bilan de cette œuvrette modeste. Mais il y a dans ces contes très simples plus d'émotion, de charme un peu naïf, un peu fruste, qu'en certaines pages que je sais d'écrivains plus connus. Il y palpite toute l'âme bretonne, grise comme le grand ciel de Bretagne, semée de lourdes nuées sombres, mélancolique comme la plainte lancinante de la mer sur les côtes d'Armor, mais courageuse, forte, énergique, hantée par une éternelle préoccupation de la mort, devant laquelle sa foi robuste lui permet de sourire et de chanter encore, dans sa langue dure comme le granit des falaises. M. Simon Davaugour peut être fier de son livre : il saura faire aimer par sa sincérité convaincante et sa délicieuse fraîcheur « la terre des genêts d'or et des clochers à jour ».

Et j'ai gardé pour la fin — dirai-je pour la bonne bouche ? — la monographie si intéressante de M. J.-Charles Roux sur la plus méridionale des villes du Midi et demi, comme on dit là-bas : Nîmes. Cela, parce que j'ai eu des raisons très particulières d'aimer les pages où l'ancien député de Marseille a fait revivre la cité d'Antonin, avec une exactitude et une abondance de détails, qui n'ont point exclu les aperçus souvent poétiques, toujours très littéraires. Je suis un peu Nîmois, en effet... un peu, et vrai, je regrette de ne point l'être davantage, ayant lu le volume coquet, peuplé de gravures et de photographies de M. J.-Charles Roux. C'est une étude très complète, non seulement des beautés artistiques et archéologiques de Nîmes — on sait si elles sont nombreuses — mais encore de son histoire et aussi de ce caractère

qu'immortalisa Daudet, et où l'on retrouve « des survivances lointaines dont les origines remontent jusqu'à la conquête romaine ». C'est Reboul qui l'a dit, je crois :

... *Le Nimois est à demi Romain.  
Sa ville fut aussi la ville aux sept collines,  
Un beau soleil y luit sur d'antiques ruines,  
Et l'un de ses enfants s'appelait Antonin.*

Et croyez qu'on est fier au pays de Bompard et de Numa Roumestan de ce passé, dont il reste des vestiges grandioses, comme les arènes et le pont du Gard, exquis comme la Maison Carrée, gracieux comme la Fontaine où jadis venaient se baigner les belles patriciennes de la colonie, dont une peut-être a servi de modèle à la Vénus de Nîmes.


On a pu le voir d'après ces notes rapides, la collection des *Pays de France* et la *Bibliothèque Régionaliste* ont largement réalisé les promesses de leurs programmes. Il faut les remercier d'avoir pour ainsi dire ouvert une chaire au régionalisme, étouffé jusqu'à aujourd'hui en majeure partie, sous l'invasion des productions multicolores qui visent surtout aux forts tirages, lesquels se traduisent généralement par des avantages palpables. C'est un courant d'air pur et frais, soufflant de nos provinces, qui va vivifier un peu certain coin de notre littérature. Et l'initiative est généreuse de ceux qui ont ainsi entrepris de mettre à la portée du grand public, à des prix d'une grande modicité, et dans des volumes élégants et coquets, les œuvres d'écrivains consciencieux inspirées par l'amour du terroir, source de toute véritable originalité, comme l'a si bien dit M. E. Moselly dans la préface de sa délicieuse *Vie Lorraine*. — A elle donc nos sincères sympathies.

ROBERT RIBÈS-MÉRY

LIVRES REÇUS : *La Ville Rose*, par Claude Marty (Syndicat d'Initiative de Toulouse et de la Haute-Garonne). — *Histoire Critique de la Renaissance Méridionale au XIX<sup>m</sup> Siècle*; *Les Idées Directrices*, par J. Aurouze, docteur ès-lettres (Avignon, Seguin et Roumanille). — *La Question Catalane*, par Georges Normandy (Bibliothèque Régionaliste (Bloud)).

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

NOS MAITRES : I. Joseph de Maistre ; II. Bonald.  
(Nouvelle Librairie Nationale, 85, rue de Rennes, Paris.)

 L faut qu'on le sache : la Révolution, sa philosophie et les institutions qui en découlent, bien loin d'avoir été admirées et approuvées par tous les écrivains français, ont été condamnées par ceux que Jules Lemaître appelle « les plus fortes têtes du XIX<sup>m</sup> siècle ».

Cela gêne la secte révolutionnaire, qui a tout mis en œuvre pour étouffer la voix de ces grands hommes, et pour empêcher que leur enseignement fût utile aux Français. Des uns, elle faisait un portrait assez caricatural pour que personne n'ait envie de lire leurs œuvres ; les autres voyaient leurs doctrines travesties ou, pour mieux dire, remplacées par celles qu'ils n'avaient cessé de combattre. Ce fut le cas pour Auguste Comte. Quant à Bonald et J. de Maistre, ils furent victimes de l'autre manœuvre. On leur a fait la réputation d'être des théocrates, de déduire leurs conceptions politiques de leur foi religieuse et d'être, par conséquent, des écrivains dont la science sociale ne doit tenir aucun compte.

Il suffit de parcourir les deux volumes édités par la *Librairie Nationale* pour apprécier l'inexactitude d'un semblable jugement. Alors que leurs contemporains construisaient avec leur imagination les systèmes les plus extravagants, Maistre et Bonald basaient sur les réalités leurs opinions politiques. Qui donc a écrit que « la politique est la plus épineuse des sciences » et que « l'histoire est la politique expérimentale » ? C'est Joseph de Maistre, qu'on voudrait nous faire prendre pour un métaphysicien aux visions apocalyptiques. Ses immortelles *Considérations sur la France* renferment d'étonnantes prédictions, que l'on ne doit pas attribuer au hasard, mais à sa connaissance des hommes et des affaires publiques.

Si Bonald ne possède pas le style merveilleux ni l'éloquence de l'auteur du *Pape*, ses vues politiques et sociales sont plus complètes et s'étendent à plus de sujets. Les extraits publiés par la *Librairie Nationale* ont été très heureusement choisis pour nous montrer le vigoureux réalisme de son esprit. Des fragments à peu près inconnus nous le montrent donnant son opinion sur divers sujets avec une remarquable sûreté de jugement. Son commentaire des *Réflexions* de M<sup>m</sup> de Staël, et sa belle étude sur *La Constitution de la Pologne*, qui mettent en lumière ses qualités de logicien, de psychologue et de profond politique



révéleront à beaucoup un Bonald insoupçonné, très accessible, très positif et dont l'enseignement est certainement fort actuel.

Il faut donc souhaiter le plus vif succès à cette nouvelle collection, si utile pour faire connaître la doctrine de cette élite de philosophes et d'historiens qui sont *nos Maîtres*. Sous ce titre, M. de Montesquiou a récemment fait paraître une précieuse brochure, où sont réunies des pensées choisies de Bonald, Maistre, Comte, Taine, Fustel de Coulanges, Le Play (\*); les nouveaux livres de la *Librairie Nationale* seront des recueils plus étendus où l'on trouvera l'essentiel de la pensée de ces maîtres, et les pages les plus caractéristiques de leurs œuvres.

HENRI ROUZAUD

### Le Larousse pour Tous.

On a encore présent à l'esprit l'immense succès qui a salué, il y a quelques semaines, les débuts du *Larousse pour Tous*, le nouveau dictionnaire dont la Librairie Larousse a entrepris la publication, pour mettre désormais à la portée de tout le monde, à un prix d'un exceptionnel bon marché, une encyclopédie vraiment sérieuse et bien faite. C'était là un projet d'une réalisation difficile et qu'on n'avait jamais osé tenter jusqu'ici, mais voici aujourd'hui une étape franchie, la première série de dix fascicules vient d'être terminée et on verra en la feuilletant que l'œuvre tient pleinement ses promesses. Cette série, qui embrasse toute la lettre A et une partie du B, forme une magnifique brochure, où on a réussi non seulement à faire tenir un nombre considérable de mots et d'articles, mais encore à donner à tous ceux qui le comportent un développement réellement digne d'une encyclopédie : le tout accompagné de plus de seize cents gravures exécutées spécialement, de 25 planches dont une en couleurs et de 26 cartes dont 8 en couleurs. Il y a là une somme énorme de documentation et cette première série rendra dès à présent des services : comme on la reçoit immédiatement en souscrivant, sans doute va-t-elle décider bien des personnes à ajouter leur nom aux 65,000 souscripteurs déjà réunis en si peu de temps. (La série, 3 francs chez tous les libraires).

(\*) A l'*Action Française*, 42, rue du Bac, Paris.

**L**A Coupe de Gyptis (Jeux-Floraux de Provence) vient d'ouvrir son troisième concours annuel.

Sérieusement organisé, ce groupe dispose de sept prix (Objets artistiques d'argent) et compte parmi ses membres actifs et jury du concours : MM. Maurice Donnay, de l'Académie Française; Paul Mariéton; Alexis Mouzin; Michel Provins; Jean Rameau; Jacques Redelsperger; Pierre Wolf, etc.

Comme les précédents, ce concours est absolument gratuit ainsi que l'envoi du programme. Le demander à M. Pierre Léna, fondateur-directeur, 137, avenue du Prado, Marseille.

\*  
\*  
\*

Ce numéro de *l'Âme Latine* est marqué de deuil; il nous faut encore ajouter à la liste nécrologique qu'il contient le père de notre excellent ami et collaborateur Emmanuel Delbousquet, pieusement décédé à Sos (Lot-et-Garonne). Nous offrons au vibrant poète des Landes nos meilleures condoléances.

\*  
\*  
\*

*L'Exercice du Chemin de la Croix*, la nouvelle œuvre de notre directeur Armand Praviel, paraîtra au début du Carême, aux éditions de *l'Âme Latine*, la souscription ayant largement dépassé les espérances les plus optimistes. Nous rappelons à nos lecteurs que cette œuvre poétique, précédée d'une approbation de S. G. Mgr Germain, archevêque de Toulouse, et accompagnée des prières rituelles, sera tirée à un nombre très restreint d'exemplaires, entièrement réservés aux souscripteurs. Ce sera un livre de bibliophile et ceux qui voudront se le procurer plus tard trouveront très probablement l'édition épuisée. Nous ne saurions donc assez engager ceux de nos amis qui désirent posséder ce petit volume de piété et d'art à adresser au plus tôt leur souscription et son montant (3 fr.) à *l'Âme Latine*.

\*  
\*  
\*

Nous prions nos revues et nos correspondants de vouloir bien noter la nouvelle adresse de la revue : 9, rue du Sénéchal, Toulouse.

\*  
\*  
\*

A paraître très prochainement dans la collection des *Pays de France* (Nouvelle Librairie Nationale, 85, rue de Rennes, Paris), *Les Routes de Gascogne*, contes et croquis de chez Moi, par Armand Praviel (un vol., 2 fr.).

## Revue*s* Recommandées :


- Le Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris.  
*L'Amitié de France*, 117, rue de Rennes, Paris.  
*Le Mois Littéraire et Pittoresque*, 5, rue Bayard, Paris.  
*L'Action Française*, 42, rue du Bac, Paris.  
*L'Occident*, 17, rue Eblé, Paris.  
*La Femme Contemporaine*, 30, rue de la Vieille-Monnaie, Besançon (Doubs).  
*La Jeune Fille Contemporaine*, 22, rue Cassette, Paris.  
*Antée*, 9, rue Bréalmont, Bruxelles.  
*La Société Nouvelle*, Mons (Belgique).  
*Vers et Prose*, 24, rue Boissonnade, Paris.  
*La Revue Latine*, 59, rue Monge, Paris.  
*Le Censeur*, 43, rue des Belles-Feuilles, Paris.  
*Les Marges*, 5, rue Chaptal, Paris.  
*Le Beffroi*, 4, rue de la Rondelle, Roubaix (Nord).  
*Le Feu*, 2, boulevard Mérentié, Marseille.  
*Poésie*, rue Ligonier, Castres.  
*La Revue des Poètes*, 18, rue de Staël, Paris.  
*La Revue des Lettres et des Arts*, 24, rue Cotta, Nice.  
*La Revue Catholique et Royaliste*, 48, rue d'Assas, Paris.  
*La Revue Augustinienne*, Louvain.  
*Le Chroniqueur de Paris*, 52, rue de Bourgogne, Paris.  
*Le Panache*, 42, rue du Bac, Paris.  
*La Coopération des Idées*, 30, rue Jacob, Paris.  
*La Résurrection*, Saint-Raphaël (Var).  
*La Rénovation Esthétique*, 12, rue Cortot, Paris.  
*Le Penseur*, 10, impasse du Maine, Paris.  
*La Revue du Traditionnisme*, 60, quai des Orfèvres, Paris.  
*La Revue Méridionale*, 3, rue Victor-Hugo, Carcassonne.  
*La Terro d'Oc*, 15, rue Denfert-Rochereau, Toulouse.  
*Poesia*, 2, rue Senato, Milan.  
*Das Literarische Echo*, Berlin.



## LE COURRIER DE LA PRESSE

Bureau de Coupures de Journaux

PARIS — Boulevard Montmartre, 21 — PARIS



BLOUD & C<sup>ie</sup>, éditeurs, 4, rue Madame (Paris, VI<sup>me</sup>)

---

**MAURICE BARRÈS**

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

*Dingt-Cinq Années  
de Vie Littéraire*

---

INTRODUCTION de **Henri BREMOND**

---

1 volume in-16. — Prix : 3 fr. 50 ; franco, 4 francs.

---

**Le Véritable Voyage en Orient  
DE LAMARTINE**

*D'après les Manuscrits originaux de la Bibliothèque Nationale*

DOCUMENTS INÉDITS

Par **C. MARÉCHAL**, Agrégé de Philosophie.

1 vol. in-8°. — Prix. . . . . 7 fr. 50

---

**Ferdinand Brunetière**

par **George FONSEGRIVE**

1 volume in-16. — Prix : 1 franc ; franco. . . . . 1 fr. 20

---

**Alfred de Vigny**

(Académie Française. — Prix d'éloquence 1906).

Etude accompagnée d'une Note Bibliographique et de Lettres Inédites, par  
**Maurice MASSON**, professeur de littérature française à l'Université de  
Fribourg (Suisse). — 1 vol. in-16. — Prix : 1 franc ; franco. . . . . 1 fr. 20

---

DEMANDER LE CATALOGUE